

LES TANNERIES

CENTRE D'ART CONTEMPORAIN
D'INTÉRÊT NATIONAL

Amilly
Ville des Arts

234 RUE DES PONTS
45200 AMILLY
T. 02.38.85.28.50
WWW.LESTANNERIES.FR

RICHARD LONG, DE PIERRES

DU 8 JUIN
AU 3 NOV. 2024

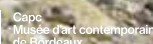
VISUEL : LES TANNERIES - CAC, AMILLY, 2024



UNION EUROPÉENNE
Fonds Européen de
Développement régional



Direction régionale
des affaires culturelles



**TEXTE ÉCRIT PAR LA COMMISSAIRE D'EXPOSITION
BÉNÉDICTE RAMADE DANS LE CADRE DE L'EXPOSITION
RICHARD LONG, DE PIERRES, VISIBLE DANS LA GRANDE HALLE**

La première marche de Richard Long, *A Line Made by Walking* (1967) fut résumée par une seule image : celle de la trace éphémère d'un passage répété dans l'herbe grasse. L'histoire de l'art en a fait la pierre angulaire du land art britannique, même si l'artiste n'aime pas cette étiquette. Pendant un mois, Lydie Jean-Dit-Pannel tracera semblable ligne dans l'herbe du parc des Tanneries. Elle effectuera ce geste impératif sur la nature qui ne laisse toutefois pas de cicatrice durable, à l'image de l'art de Long traçant sa route dans des paysages toujours vides d'humains, suivant des protocoles rigides (kilométrage fixe, durée imposée, ligne tirée arbitrairement sur une carte, etc.) sans altérer les lieux.

Au fil de ses marches performatives toujours réduites à un seul objet (image, carte, texte), Long a ressenti le besoin de marquer autrement sa présence. *De pierres* a choisi de montrer une de ses manières d'exposer sa relation aux temps géologiques : des sculptures constituées de pierres de carrière. L'une d'entre elles n'avait jamais quitté le lieu pour lequel elle avait été créée en 1990, le Capc de Bordeaux, une œuvre mythique à laquelle Lydie Jean-Dit-Pannel répond à l'étage par un hommage sombre, *A Long Way*. Fruit d'une collecte de déchets strictement noirs, elle lui a donné la forme de *White Rock Line* (1990) dont les 40 mètres sont formés par dix-huit tonnes de moellons de calcaire blanc.

À cette droite d'anthologie répondent un anneau en ardoise de Cornouailles (*Cornish Slate Ring*, 1984) et un alignement de 9 mètres en schiste rouge, extrait des sols bretons (*Saint-Just Line*, 1986), des formes simples qui traversent les civilisations et les âges.

Avec ces sculptures, il s'agit moins de parler de nature que de temps géologiques longs, d'histoires du terrestre dans lesquelles l'humanité n'est plus qu'un détail à une époque, la nôtre, qui s'appelle l'Anthropocène, où nous sommes une force de perturbation profonde du vivant. Dans la hiérarchie naturelle telle qu'elle a été ordonnée au fil des siècles, les pierres sont immortelles, elles ne meurent pas.

Penser à elles, à la vie des pierres, à leur genèse, leur transformation et leur ancienneté, c'est relativiser notre place au monde, se reconnecter avec le rythme sourd de la Terre, penser au-delà de soi et écouter ce que les plus-qu'humains ont à dire.

Richard Long
White Rock Line, 1990,
Remade 2014-2024,
© Collection CAPC musée d'art
contemporain de Bordeaux
Vue de l'exposition
Richard Long, de pierres
Grande Halle
Photo Aurélien Mole
© Richard Long, ADAGP, Paris, 2024



SAISON #8 – CYCLE 3 *RICHARD LONG, DE PIERRES*

Grande Halle
du 8 juin au 3 novembre 2024

Commissariat : Bénédite Ramade
Vernissage le samedi 8 juin 2024
à partir de 14h30

Visite presse sur demande

Navette gratuite Paris < > Les Tanneries

Aller : départ de Paris à 13h, 5 avenue Porte
d'Orléans, à proximité de la statue du Général Leclerc
Retour : départ depuis Les Tanneries à 19h

-
Infos et réservations avant le 7 juin
02.38.85.28.50 / contact-tanneries@amilly45.fr

À l'aube du dernier cycle de sa huitième saison artistique intitulée *Nos maisons apparentées*, le Centre d'art contemporain - Les Tanneries se fait le refuge d'expériences intimes, par lesquelles les gestes artistiques dialoguent avec la nature, se connectent aux paysages, se mêlent aux écosystèmes, portant une attention particulière aux bruits du monde et révélant l'infinité des espaces environnants.

Maisons habitées d'éléments à la fois naturels et artificiels, collectés, assemblés et glanés, Les Tanneries donnent à voir des passages fantomatiques, des trajectoires impalpables, à percevoir et à éprouver. À l'image d'un journal de bord, griffonné de récits parfois tourmentés, désenchantés, mais aussi optimistes et radieux, l'étage des Tanneries accueille l'exposition *A Long Way* de Lydie Jean-Dit-Pannel (8 novembre - 15 septembre 2024) et avec elle, les traces du périple de l'artiste vers Nowhere - Nulle Part - en Oklahoma. Deux marches, menées en miroir à quelques mois d'intervalle, conduisant inévitablement l'artiste vers cette même destination. Une errance aux allures post-apocalyptiques à la fois joyeuse et nostalgique, symbolisant un renouveau, une renaissance - voire une disparition.

L'étage du Centre d'art se pare ainsi de collections compulsives aux formes plurielles, de cartographies symboliques, de photographies mémorielles et d'amoncellement d'objets familiers, mis en regard par la commissaire d'exposition Bénédite Ramade, spécialiste en art écologique, avec les sculptures de Richard Long se déployant dans l'espace de la Grande halle, au cœur de l'exposition intitulée *Richard Long, de pierres* (8 juin 2024 - 3 novembre 2024) réalisée grâce aux prêts d'œuvres issues de grandes collections publiques (Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, CAPC Musée d'art contemporain de Bordeaux et FRAC Bourgogne).

Un dialogue prend forme entre ces deux artistes singuliers qui font de la marche un art à part entière, habitant à la fois les espaces extérieurs et intérieurs, mettant en lumière la singularité des lieux traversés.

En prolongement de son exposition, Lydie Jean-Dit-Pannel propose une programmation intitulée *Sans armure* (8 juin - 15 septembre 2024), série d'œuvres vidéographiques d'artistes, Jade Jouvin, Nicolas Laura Graff, Héloïse Roueau et User Unknown, auprès desquels elle a enseigné à l'École Nationale Supérieure d'Art de Dijon.

Richard Long
Cornish Slate Ring, 1984,
© Collection FRAC Bourgogne
Vue de l'exposition
Richard Long, de pierres
Grande Halle
Photo Aurélien Mole
© Richard Long, ADAGP, Paris, 2024



NOTE D'INTENTION DE LA COMMISSAIRE

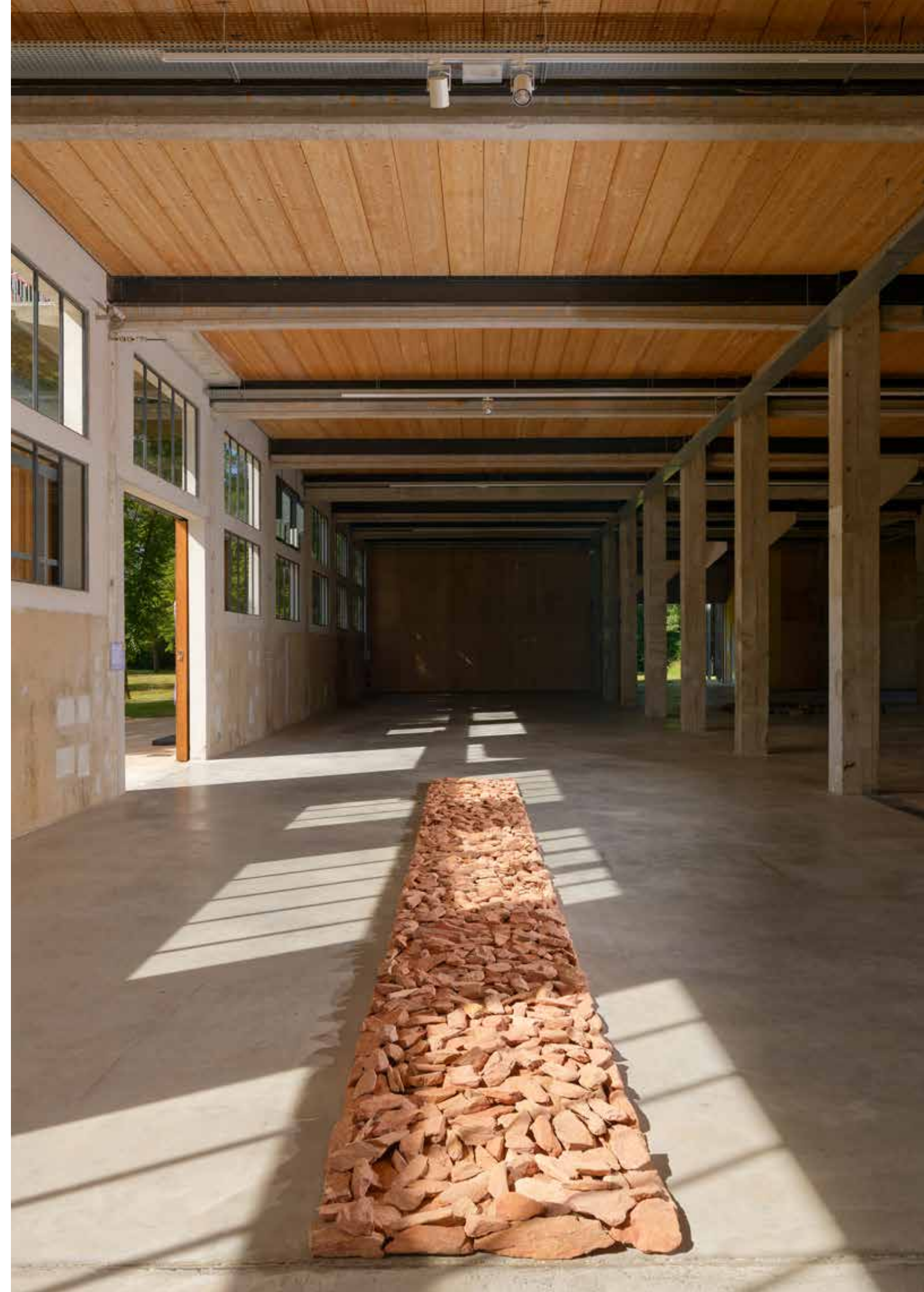
Comment regarder Richard Long aujourd'hui ? Cette question n'est pas posée sans une certaine perplexité. Car l'artiste britannique qui a fait de la marche un moyen de sculpter le paysage, sans s'arrêter à une forme unique de restitution – alternant ainsi prise de vue photographique unique, geste formaliste réversible apposé dans les lieux traversés, cartographie, témoignage écrit et une forme de procuration paysagère par la sculpture en intérieur –, n'a en effet jamais développé de discours ou pris de position particulière à propos de la « chose » environnementale. Alors même qu'il commence à créer au mitan des années 1960, décennie de la naissance de l'environnementalisme occidental, que sa première œuvre, *A Line Made by Walking* est réalisée l'année du naufrage du pétrolier Torrey Canyon entre la Bretagne et les côtes de Cornouailles, déversant en 1967 180 000 tonnes de brut dans la mer et jusqu'aux rivages, il ne faut pas attendre de l'illustre Richard Long un positionnement écologique tranché. Pourtant, à l'ère de l'Anthropocène, la justesse de la démarche de cet artiste amène à regarder son œuvre par le prisme d'une attention au monde, et au vivant en particulier, concordant avec notre époque qui s'éveille enfin à une compréhension plus fine de ce qu'il y a notamment sous nos pieds.

La ligne matérialisée sous les pas répétés de l'artiste de cette œuvre séminale n'a fait qu'affaïsser l'herbe fraîche qui n'aura pas eu besoin de plus de vingt minutes pour reprendre son droit-fil. Il est remarquable de constater combien cette intervention paysagère, et celles qui suivront, a été faite dans le respect d'un certain équilibre de ce qui était désigné à l'époque sous le terme de Nature. Celle-ci, sous les effets des dérèglements environnementaux, de sa transformation par une certaine civilisation capitaliste extractive, a muté et le concept de « vivant » est venu s'y substituer en France et dans les cultures francophones.

Le vivant inclut l'humain avec les plus-qu'humains, au même titre que les autres acteurs du système Terre, là où la Nature se développait face à l'humanité cultivée. Richard Long peut être vu comme le trait d'union entre ces deux régimes de pensée. Toujours actif, il poursuit son inlassable chemin suivant des protocoles de marche impératifs (kilométrage imposé, lignes arbitrairement droites tirées sur une topographie vallonnée, temporalités prédéterminées), s'appropriant symboliquement des espaces toujours choisis pour leur apparente vacuité et absence de toute colonisation humaine. Un artifice qui témoigne de l'attachement de Long à l'Ancien Monde naturel. Que sont devenus ces lieux immortalisés par ses œuvres désormais que les températures ne cessent de grimper, que les saisons s'emballent, raccourcissent, se précipitent, s'interrompent abruptement, que les plantes et les animaux doivent s'adapter en accéléré pour ne pas dépérir ?

Comme un antidote à la disparition et la perte, les sculptures minérales de Richard Long sont là pour rester. Elles héritent du temps long des pierres, de la sédimentation, des profondeurs et des histoires accumulées. Ce calcaire blanc, ce schiste rouge de Saint-Just en Bretagne, cette ardoise de Cornouailles qui constituent les matériaux des œuvres rassemblées, sont autant de mémoires de lieu, de reliquaires d'époques. Les deux

Richard Long
Saint Just Line, 1986,
© Paris Musée / Musée d'Art moderne,
Vue de l'exposition
Richard Long, de pierres
Grande Halle
Photo Aurélien Mole
© Richard Long, ADAGP, Paris, 2024



premières, l'une blanche, l'autre rouge, tracent deux lignes comme des chemins, tandis que l'anneau d'ardoises impose sa nature fragmentaire. Richard Long ne ramasse pas ces roches chemin faisant, il se fournit auprès de carrières, plus précisément des éclats et des restes d'exploitation. L'artiste entretient ainsi une longue relation avec l'ardoise britannique, exploitée depuis le Moyen âge dans sa région d'origine, et nombreuses sont ses œuvres à avoir pris forme dans ces éclats tantôt taillés, tantôt laissés bruts (*Cornish Stone Circle*, 1978 ; *Cornish Stone Line*, 1980 ; *Cornwall Slate Circle*, 1981 ; *Slate Line*, 1990 ; *Cornish Slate Ellipse*, 2009).

Le concept de vivant a ceci d'imparfait que le minéral semble moins y avoir sa place, trop inerte sans doute pour qu'il soit perçu dans sa vitalité. Or, ce sont les profondeurs terrestres, par l'intermédiaire de la stratigraphie (science géologique qui analyse l'agencement spatial et temporel des successions rocheuses) qui disent l'ère actuelle. L'Anthropocène peut-être (la notion est âprement débattue), l'Holocène assurément. L'humanité tente d'y faire sa marque ces derniers temps, pour le meilleur ou pour le pire, mais ne laisse en vérité qu'une infime trace dans ce mille-feuille complexe.

Lorsque Richard Long utilise le schiste rouge de Saint-Just issu d'une carrière voisine d'un site du néolithique où nombre de mégalithes sont issus de cette roche particulière, les gestes historiques s'entremêlent. Quant à la ligne longue de 40 mètres et pesant 18 tonnes réalisée en calcaire, elle est un des joyaux du Capc de Bordeaux. Elle porte de l'histoire de ce lieu d'art qui fut le premier à exposer le land artiste britannique comme le temps des formations calcaires datées du crétacé supérieur et plus précisément du turonien supérieur, dont la blancheur radiante est caractéristique.

Dans la hiérarchie naturelle telle qu'elle a été ordonnée au fil des siècles, les pierres sont immortelles, elles ne meurent pas. Contrairement au vivant. Pourtant, ce sont bien elles qui décident de l'ère dans laquelle nous vivons, c'est tout le paradoxe. Penser aux pierres, à la vie des pierres, leur genèse, leur transformation, leur ancienneté, c'est relativiser notre place au monde, se reconnecter avec le rythme sourd du tellurique, penser au-delà de sa personne. Comme Richard Long parvient à emmener celles et ceux qui le regardent sur le chemin de ses paysages, par l'imaginaire et les indices qu'il y sème.

Bénédicte Ramade, commissaire de l'exposition

BIOGRAPHIE DE BÉNÉDICTE RAMADE

Bénédicte Ramade est historienne de l'art spécialisée dans les pratiques artistiques en lien avec les enjeux environnementaux et écologiques depuis la fin des années 1990. Son ouvrage *Vers un art anthropocène. L'art écologique américain pour prototype* paru en 2022 aux Presses du réel, actualisation de son doctorat réalisé en esthétique et histoire de l'art à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, a été finaliste du prix Pierre Daix du livre d'histoire de l'art en 2023. Le prix d'excellence en recherche et en recherche-création pour les personnes chargées de cours de la Faculté des arts de l'UQAM, Montréal, lui a été décerné en 2024 pour ses recherches sur l'anthropocénisation des savoirs et des pratiques artistiques, la diversité botanique et les études animales.

Dans sa pratiques curatoriale, elle a mis en espace les interrogations et découvertes faites au cours de ses recherches : *Acclimatation* (Villa Arson, Nice, 2009-2010) ; *Rehab*, *L'art de refaire* (Fondation EDF, Paris, 2010-2011), *The Edge of the Earth. Climate Change in Photography and Video* (Image Centre, UMT, Toronto, 2016) ; *Apparaître-Disparaître* (Fondation Grantham pour l'Art et l'environnement, Saint-Edmond-de-Grantham, QC, 2019) ; *Temps longs*, (Galerie de l'UQAM, 2021). Elle est chercheure associée à la Chaire CREAT (Université de Montréal), au CELAT et à FIGURA (UQAM) et chargée de cours dans ces deux universités. Elle vit et travaille à Montréal, Canada.



Richard Long
Cornish Slate Ring, 1984,
© Collection FRAC Bourgogne
Vue de l'exposition *Richard Long, de pierres*
Grande Halle
Photo Aurélien Mole
© Richard Long, ADAGP, Paris, 2024

BIOGRAPHIE DE L'ARTISTE

Vit et travaille à Bristol, Royaume-Uni

>> <https://www.lissongallery.com/artists/richard-long>

Richard Long est à l'avant-garde de l'art conceptuel en Grande-Bretagne depuis qu'il a créé *A Line Made by Walking* il y a plus d'un demi-siècle, en 1967, alors qu'il était encore étudiant. Cette photographie du chemin laissé par ses pas dans l'herbe, une ligne fixe de mouvement, a créé un précédent selon lequel l'art pouvait être un voyage. Grâce à la marche, le temps, l'espace et la distance sont devenus de nouveaux sujets pour son art. À partir de ce moment, il étend ses promenades à des régions sauvages du monde entier, y compris une marche dans les Alpes qui a été documentée par son premier travail textuel pour l'exposition d'œuvres minimales et conceptuelles intitulée *When Attitude Becomes Form (Quand les attitudes deviennent forme)* à la Kunsthalle de Berne en 1969. Après 1969, Richard Long a commencé à faire des voyages et des sculptures dans des endroits sauvages partout dans le monde. Dans les années 1980, Richard Long commence à réaliser de nouveaux types d'œuvres en terre en utilisant des empreintes de mains appliquées directement sur le mur. Il a également continué à réaliser de grandes sculptures de lignes et de cercles à partir d'ardoise, de bois flotté, d'empreintes de pas ou de pierre, provenant souvent de carrières situées à proximité des lieux d'exposition. Richard Long s'inspire de son expérience de ces lieux, des montagnes aux déserts, en passant par les rivages, les prairies, les rivières et les paysages de neige, en fonction de marques et de formes géométriques archétypales, créées par ses seuls pas ou rassemblées à partir des matériaux du lieu. Ces promenades et ces passages temporaires sont enregistrés à l'aide de photographies, de cartes et de textes, où les mesures de temps et de distance, les noms de lieux et les phénomènes sont le vocabulaire d'idées originales et de récits puissants et condensés.

Richard Long est né à Bristol, au Royaume-Uni, en 1945. Il vit et travaille entre Londres et Bristol. Il a étudié au West of England College of Art, à Bristol (1962-65), puis à la St Martin's School of Art, à Londres (1966-68). Ses principales expositions personnelles ont eu lieu au Rijksmuseum, Amsterdam, Pays-Bas (2023) ; au M Leuven, Louvain, Belgique (2021) ; au Château La Coste, Provence, France (2021) ; au Musée De Pont, Tilburg, Pays-Bas (2019) ; à la Fondation CAB, Bruxelles, Belgique (2018) ; au Houghton Hall, Norfolk, Royaume-Uni (2017) ; à l'Arnolfini, Bristol, Royaume-Uni (2015) ; Hamburger Bahnhof, Berlin, Allemagne (2010) ; Tate Britain, Londres, Royaume-Uni (2009) ; Scottish National Gallery of Modern Art, Édimbourg, Royaume-Uni (2007) ; San Francisco Museum of Modern Art, Californie, États-Unis (2006) ; National Museum of Modern Art, Kyoto, Japon (1996) ; Philadelphia Museum of Art, Philadelphie, Pennsylvanie, États-Unis (1994) ; et Solomon R. Guggenheim Museum, New York, NY, USA (1986).

Il a représenté la Grande-Bretagne à la 37^e Biennale de Venise (1976) et a remporté le prix Turner en 1989. Il a reçu le titre de Chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres du ministère français de la culture (1990), a été élu à la Royal Academy of Arts de Londres (2001), a reçu le Praemium Imperiale du Japon dans le domaine de la sculpture (2009), a été nommé CBE en 2013 et a été fait chevalier dans la liste des honneurs de 2018.

Richard Long
White Rock Line, 1990,
Remade 2014-2024,
© Collection CAPC musée d'art
contemporain de Bordeaux
Vue de l'exposition
Richard Long, de pierres
Grande Halle
Photo Aurélien Mole
© Richard Long, ADAGP, Paris, 2024



AUTOUR DE L'EXPOSITION

>> Samedi 8 juin à 14h30 : vernissage, concert et performance.

Concert de l'artiste Eliott Jean-Dit-Pannel.

Eliott Jean-Dit-Pannel est multi-instrumentiste, spécialiste du sitar, luthier électronique et chanteur de musique ancienne. Il trouve ses sources dans une imagerie et une rythmique inspirées de cinémas et d'expérimentations qu'il mène dans son atelier. Lors de son set aux Tanneries, il jouera avec ses instruments réalisés à base de matériaux recyclés.

Performance de l'artiste Performance Gauthier Tassart

Gauthier Tassart vit entre Paris et Nice où il enseigne à la Villa Arson. Platicien et spécialiste des musiques déviantes, il utilise tous les médiums mis à sa disposition pour rendre les musiques savantes populaires, et inversement. Depuis 2011, il dirige L'Orchestre Inharmonique de Nice, un orchestre à géométrie variable de musiques improvisées jouées par les étudiants de la Villa Arson, accompagné par des artistes tels Lee Ranaldo, Claire Gapenne, Charlemagne Palestine ou encore tout dernièrement Meryll Ampe. Avec Jean-Luc Verna il fait parti du groupe I Apologize et s'est produit au Centre Pompidou, à la Biennale de Venise et ailleurs. Enfin, il est à la tête du projet radiophonies.art, une webradio destinée aux artistes plasticiens.

Dans le cadre de l'exposition *A Long Way*, il interprétera une performance sonore noise intitulée « Fabriano » puis enchaînera avec une reprise toute personnelle du titre des Talking Heads « Road to Nowhere », clin d'oeil aux deux dernières marches de Lydie Jean-Dit-Pannel.

>> Samedi 22 et Dimanche 23 juin : (F)estivales

L'édition 2024 des (F)estivales fait écho à la 8ème saison artistique intitulée *Nos maisons apparentées* et vous invite à découvrir une riche programmation autour du geste de l'artiste dans le paysage - façon dont ils créent à partir des territoires traversés, habités et parcourus au fil de leurs cheminements. Pendant deux jours, en famille ou entre amis, au sein du Parc de Sculptures bordé par le Loing, vous pourrez participer à des ateliers artistiques et créatifs, assister à une projection de film, ainsi qu'à de nombreuses tables rondes et conversations partagées avec les artistes et enseignants-chercheurs invités.

Plus d'informations sur la programmation des [\(F\)estivales 2024](#).



ÉDITO SAISON #8

Le lancement de la 8^{ème} saison artistique des Tanneries s'inscrit dans un nouveau cycle de programmation intitulé *Nos maisons apparentées* qui sera déployé d'octobre 2023 à septembre 2026.

Sur 3 saisons artistiques, ces « maisons apparentées » seront celles des artistes invité·e·s, des maisons imprégnées des réalités programmatiques attendues, en termes de diversité de formes artistiques et d'univers plastiques, de place donnée à la recherche, à l'expérimentation et aux nouvelles formes prises par la création la plus actuelle.

Jouant des suggestions apportées par le titre, dans le prolongement de ce qui fonde désormais l'identité artistique du centre d'art contemporain, ce cycle curatorial pluriannuel sera l'occasion d'investir les lieux et temps croisés de création et de pensée, les espaces marqués de gestes produits et de formes exprimées (l'atelier, la galerie d'exposition) qui sont les conditions de rencontre avec l'œuvre créée, le processus créatif.

Si tout ici est appréhendé comme autant de formes possibles d'habitations effectives qui seront celles déployées par les artistes en chacun des espaces des Tanneries, elles se complèteront de celles « en devenir » nées des apparentements par lesquels seront mis en regard des éléments les uns aux autres, dans des formes d'intelligible où se déterminent les rapports à l'œuvre, pour l'artiste et le regardeur de l'art. Ces maisons apparentées permettent en cela de resituer le lieu d'une expérience artistique partagée dans le temps d'un contemporain qui les lie doublement l'un à l'autre.

La première d'entre elle est traversée d'un vent venu du large, celui qui souffle en toute grève, dans le bruissement des vagues, dans le temps du départ, qu'il soit décidé pour être vécu ou qu'il soit suivi jusqu'au loin par ceux qui restent, là où tout s'évanouit. Marco Godinho nous donne à percevoir toute l'étendue de ces champs qui s'ouvrent alors, et viennent reconsidérer les liens invisibles qui fondent le rapport au monde, entre résilience et résistance, résurgence et navigation. Dans l'actualité d'une planète malmenée donnant au monde que l'on pensait connaître des physionomies insoupçonnées, dans l'ombre des cartes et des géographies possiblement obsolètes, se signifient les conditions d'une autre géographicité, celle définie par les gestes engagés, dans les traces laissées de nos expériences cumulées.

Très justement, cette première maison est à ce titre *The Infinite House*.

L'idée de maison mutera ensuite vers la forme d'un habiter ensemble ; ce sera celui des jeunes diplômé·e·s et post-diplômé·e·s de l'École Supérieure d'art et de design d'Orléans (Esad). Co-commissariée avec Sophie Fétro, designer et théoricienne de design, maître de conférence en esthétique et sciences de l'art, l'exposition présentera chacun·e d'eux, au gré de leur investissement dans le champ du design des médias ou du design des communs, entre objets, espaces de vie et contextes connectés, entre numérisation et réalités, entre communication et commutation.

Premier habitant des formes architecturées et des champs graphiques qu'il déploie méthodiquement, Clément Bagot y échafaude les conditions d'une navigation visuelle et phénoménologique entre des mondes emboîtés, dont possiblement leurs familiarités formelles résonnent entre elles, d'une dimension à l'autre, tout en ruinant des perceptions trop établies et donnant à parcourir des registres dispersés (moléculaire, biologique, végétal ou minéral). Jusqu'à parfois traverser l'indéterminé même.

Mi-abri, mi-chrysalide, aéronef, arche ou bunker - *device ou shelter* - l'appareillement des formes habitables travaillent les certitudes qui structurent les contours de nos espaces, réels ou pensés, sensibles ou utopiques.



Les Tanneries, vue extérieure
Photo Takuji Shimmura
Courtesy Les Tanneries, CAC Amilly

Viendra alors le temps d'une autre capsule temporelle et architecturale traversée d'histoires, de voix et de mots, habitée de mondes intérieurs indexés à des cahiers, des romans, des dessins, des musiques composées. Arqué sur une mise en abîme du lieu se reflétant dans une miniature l'objectivant, le tout détermine un ensemble composite - Romain Kronenberg le décrit comme « une série d'œuvres plastiques aux accents littéraires et sonores ».

Cet ensemble vient faire/prendre/donner corps à une figure disparue - une mère ; figure de toutes les figures - que chacun peut apparenter dans l'hospitalité inhérente à tout personnage de roman, dans la bonne providence de ses projections les plus intimes et silencieuses peuplées de voix mémorielles. *Rebecca* en est le prénom. Elle s'est faite disparue. Elle s'est faite écrivaine. Elle est un personnage.

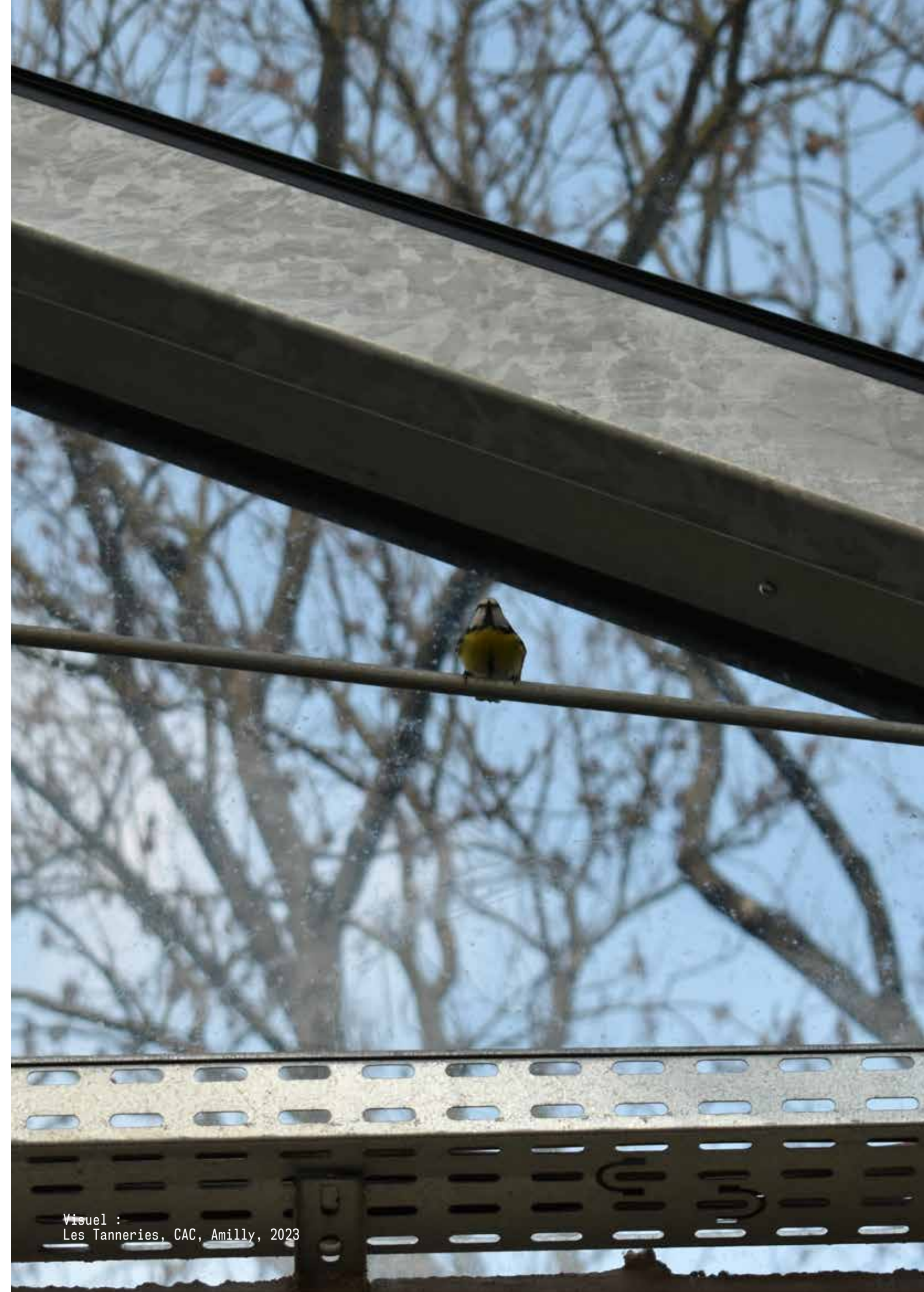
Rebecca est une présence maintenue dans un récit libéré de sa linéarité.

Rebecca est aussi le nom d'un projet, une application numérique qui sera associée au dispositif déployé dans la Grande halle, le printemps venu, prolongeant des cheminements possibles vers d'autres maisons apparentées, singulières, peuplées de figures à retrouver.

Si l'envie se fait jour.

D'une épopée à l'autre, se clôturera ce premier temps des *Maisons apparentées*.

Road to Nowhere succédera ainsi aux flux de la Méditerranée chantée par Homère en entame de saison artistique. Collecté aux termes de traversées répétées, insolites et solitaires à travers le continent américain, un monde recomposé viendra s'étendre en divers lieux du centre d'art, formant des amoncellements agencés par Lydie Jean-Dit-Pannel, produits eux aussi d'une nécessaire géographicité émergente dans l'appareillement de relevés topographiques singuliers. Son geste sera accompagné du regard critique de Bénédicte Ramade, commissaire d'exposition associée à la programmation des Tanneries à l'été 2024, afin que d'un *Road to Nowhere* aux *Ten Miles Walks*, d'une *White Rock Line* à une *Line Made By Walking*, s'esquissent le cheminement d'une lecture écocritique de formes d'art nées des déambulations d'artistes, nées de la perception d'un contexte environnemental quine fait qu'évoluer, à l'aube de l'Anthropocène, en se jouant des réalités dépassées.



NOS MAISONS APPARENTÉES

Cycle de programmation - octobre 2023 à décembre 2026

Des maisons désertées...

Le site de la Rue des Ponts, en lisière du quartier du Gros Moulin - là-même où aujourd'hui le centre d'art contemporain se découvre - relève de périodes et de logiques distinctes d'usages qu'un fil narratif né de leurs apparentements vient constituer en histoire singulière. Projet moderniste d'une nouvelle unité de production construite en 1947 - pensée dans le halo d'une fameuse *Fée Electricité*⁽¹⁾ - elle devient, 20 ans plus tard, par les aléas d'insoupçonnées évolutions technologiques, dans l'immobilité des dernières eaux noires, la charpente d'un vaisseau à quai dépourvu d'utilité.

Elle sera alors vidée de son contenu et se débarrassera peu à peu des effluves des corps en présence, ceux mécaniques enduits de graisse, organes à faible vitesse et charge lourde, soulevant les enveloppes résiduelles de ces autres formes décharnées et déplaçant les masses amorphes des peaux grasses qu'hommes, machines et véhicules se partageaient en contrebas dans les bruits ricochant de part en part de cette grande nef. Elle sera préservée - et comme un clin d'œil à sa nature première - deviendra elle-même un corps dépouillé dont les flancs de béton brut, recouvrent des espaces désormais silencieux (1967) et forment un antre déserté.

L'abandon du site se prolongeant, la porosité entre cette cavité délaissée et la vie environnante laissera percevoir quelques premières formes d'habitations précaires. Ce qu'il est possible de découvrir alors rue des Ponts, tient dans la poésie naissante des friches, dans un temps où l'oubli se fait peu à peu la condition de résurgences, où le regard vient déceler de possibles points d'allotissement dans ces architectures désincarnées surgies au lendemain de 30 années glorieuses de développement et de planification industrielle trouvant leurs fins dans l'ombre des cathédrales délaissées et des croyances déçues : d'abord avec la fragilité de ces présences végétales rudérales, curieuses et pionnières qui habiteront l'architecture étêtée par les grands vents puis, au gré des formes exploratrices de cette désindustrialisation qui se multiplient se signifient les premières réappropriations d'un lieu devenant autant une aire d'aventure chargée des craintes et des rires d'enfants - un libre *playground* en devenir - qu'un champ ouvert à la curiosité et la fascination pour l'insolite, dans la promesse d'une vie autre perçue comme les premières expressions d'une hospitalité en devenir.

Au végétal parsemé dans le bâti s'associe, dans un mouvement opposé, la dissémination des formes ruinées encore disponibles en son sein. Jusque dans les alentours du bâtiment, dans un mélange de registre immobilier, mobilier, paysager et post-industriel, un autre état des choses est alors manifeste. Il détermine les projections de possibles, de nouvelles formes de présence du faire - artistique cette fois. Il se fait lieu d'une fabrique réactivée qui aurait désormais la mémoire de ses vanités premières, qui n'aurait de cesse de mesurer les limites de son économie de production - celle de l'œuvre d'art - dans un dialogue avec l'histoire de ses formes et toutes les formes de son histoire. Il s'agit bien, alors, de se nourrir de ce qui fait autant le site que le lieu pour que toute présence de l'œuvre d'art y trouve un « display » capable de favoriser l'émergence de ses expressions contemporaines.

... Aux maisons retrouvées,

Depuis l'ouverture du site réinvesti en 2016, le projet des Tanneries, dans la diversité de ses expressions, s'attache à considérer le geste artistique à travers ce qui en constitue les conditions d'émergence : là où ce geste se fait alors *sujet*, qu'il soit sujet de recherche et d'expérimentation pour l'artiste et sujet d'étude pour le public, le regardeur. Un geste, par ailleurs, à considérer aussi à travers les conditions de son déploiement - là

LES TANNERIES
CENTRE D'ART CONTEMPORAIN
D'INTÉRÊT NATIONAL
234 RUE DES PONTS
45200 AMILLY
T. 02 38 85 28 50
WWW.LESTANNERIES.FR



NOS MAISONS APPARENTÉES

À PARTIR DU
28 OCT. 2023

VISUEL : LES TANNERIES, CAC, AMILLY, 2023



où il se manifeste comme **objet**, qu'il soit dès lors objet d'art et de réalisation plastique pour l'artiste ou objet de rencontre, objet critique et discuté, pour le public, le regardeur.

Réhabilité par un projet respectueux des espaces réalisé par l'architecte Bruno Gaudin, la singularité du site se définit au regard des dispositions du lieu à favoriser l'émergence du geste artistique, à se montrer habitable et hospitalier à sa venue.

Ces présences du geste – et parce que, dans chacune d'elles s'apparentent le signe et sa perception – viennent fonder largement le projet artistique. Il y est d'abord abordé à travers le rapport à l'histoire qui le relie à l'œuvre d'art, se définissant dans chaque singularité de ses itérations, dans la variable de ses déclinaisons, comme une expression du faire et de ses multiples matérialisations produites dans le champ de l'expérience artistique.

C'est dans cette boucle que se travaille et se détermine le temps de la mise en œuvre (conception, création) et le temps de sa réception, ici étroitement associée au contrepoint du regardeur et au jeu de l'interprétation. Dans les parcours de l'un à l'autre, se détermine la cartographie du projet des Tanneries. Le centre d'art contemporain n'échappe pas à ce qui constitue sa physionomie et son histoire, à l'ensemble des pensées et des actions qui a contribué à son devenir et signifié une hétérogénéité des conditions de mises en œuvre, qu'il s'agisse de celles propres aux artistes – dans l'unicité d'une pièce ou dans la somme d'un parcours de vie de création – ou de celles qui concernent plutôt les formes d'écriture de l'exposition (commissariat, scénographie, communication) mais aussi de sa restitution (archive, document, livre d'artiste, Edition).

Cette appréhension du **dispositif** auquel il donne forme, souligne les formes de réalités qui s'y génèrent et s'y « inventent », au sens archéologique du terme, comme des visibilitées rendues, des états de présences mises à jour. Et si le projet travaille donc à favoriser l'émergence des intelligibles, s'y travaillent aussi, entre discontinuités et continuités, les conditions d'une perception, et, à travers elle, le possible d'un « sens tremblé » dirait Roland Barthes.

De l'une à l'autre, s'exprime une pensée des dépassements, l'expérience des limites d'un « corps » mis à l'épreuve (qu'il soit celui de l'art, de l'œuvre, de l'artiste ou des savoirs – leurs corpus) ; un corps sensible qui se perçoit dans le champ et le temps du geste, dans les conditions de son être-là, dans l'attente de sa manifestation. Et de sa possible habitation...

... Surgissent nos Maisons Apparentées

Dans le prolongement des avant-gardes et de leurs logiques de rupture, dans l'épuisement né des répétitions qui forment principe et système – peu à peu entremêlées avec les pensées déconstructives du temps de la fin des grands récits et de leurs effacements, qui réombraient des réalités, des sujets, des mouvements et des écritures nouvelles –, la possibilité du cycle, du *sample*, de la boucle, du « retour sur », s'affirma comme autant de nouvelles approches du dépassement, comme travail sur les figures émergentes de l'art. Pour autant l'expérience esthétique et artistique reste, elle, dans l'expression de sa diversité, toujours maintenue.

Les pensées du « post », dans le champ où elles s'appliquent et se déploient – qu'il soit celui de l'art, du politique, de l'économie, etc. – revisitent cette pensée des dépassements, dans ses architectures et ses opérabilités, dans ses langages, ses liens établis et constants entre savoirs et pouvoirs. Du moderne à l'Internet, de l'Histoire à la vérité, du colonialisme à l'identitaire, il semble possible de dire que l'activation du « post », dans sa relation au dispositif, prolonge aussi les conditions du débat et des valeurs d(e l)'échange.

LES TANNERIES
CENTRE D'ART CONTEMPORAIN
D'INTÉRÊT NATIONAL

234 RUE DES PONTS
45200 AMILLY
T. 02.38.85.28.50
WWW.LESTANNERIES.FR



NOS MAISONS APPARENTÉES



À PARTIR
D'OCTOBRE 2024

VISUEL : LES TANNERIES, C.A.C., AMILLY, 2023



Se faisant, s'ouvre les conditions d'un contexte transitionnel pour un débordement des schémas d'opposition et de pensées précédents qu'ils soient anciens, classiques, modernes et post-modernes. Soit une forme d'entre-deux qu'il incombe de s'approprier au moment où nos relations au monde, aux êtres et aux choses ne peuvent se satisfaire d'approches monologiques (par exemple naturocentrées ou anthropocentrées) mais nécessitent d'opter pour une pluriversalité propice à un besoin d'inversion d'une géographie d'une raison qui prend jusqu'à nos jours diverses modalités qui coexistent sous forme d'accumulations diachroniques (colonialité du pouvoir, du genre et infériorisation épistémique⁽²⁾).

Cette mise en espace transitionnelle renvoie à celle de l'hospitalité dans la dualité possible de sens qu'elle recouvre qui performe les conditions dialogiques de son émergence : dans un même double mouvement de l'un à l'autre, *en situation*, l'hospitalité est perçue comme étant donnée autant que reçue, elle est ce par quoi se signifie la maison retrouvée autant que la maison perdue.

Dans ce rapport à un contexte devenu transitionnel dans lequel se signifient des formes de vie, la question de l'*habitabilité*, de la *naturalité* des espaces (qu'ils soient *Indoor*, *underdoor* ou *aroundoor* ; percevables dans une lecture soucieuse de leur *naturbanité*⁽³⁾) l'enjeu de la géographicité des lieux s'indexe d'une certaine manière à celle de l'apparement. Dans l'itinéraire et le parcours (physique, sensible et cognitif) se forge un lieu intermédiaire, un habitat commun dont les mises en récit, les mises en charge (sens et émotion) relèvent d'une grammaire d'action comme pratique incarnée.

De l'expérience ainsi engagée naissent les conditions d'une reconnaissance, par laquelle l'enracinement dans un lieu se considère à l'aube des premières formes d'habitation et dans l'enjeu de la fabrique de l'habitabilité. Il serait sans doute possible de pointer ici cette idée d'« horizon d'attente », notion développée par Reinhard Koselleck qui identifie une forme transitionnelle qui fait le pont entre un futur déjà présent, tourné vers le pas-encore et un espace d'expérience tissé de vécu et de présent à l'œuvre.

L'apparement se fait acte de transition dans la mise en regard des espaces et de leurs contenus, par une pratique de la traverse comme principe de production de figures innovantes.

Dans ces « maisons apparementées » se manifestent les formes ouvertes de mises en situation attachées à des modalités d'actions, qu'il convient d'ailleurs d'indexer précisément au geste : dans une forme d'approche revisitant ainsi la notion d'« atelier » autant que celle d'« espace d'exposition » ou encore celle du « parcours de visite » pour mieux pointer ce qui s'y manifeste comme une économie de « fabrique » (au sens d'une économie de système). Quant à la perception, elle doit se faire à travers un « souci du geste », la rapprochant, en cela, comme un acte « en écho », avec la praxis artistique, d'un processus de travail qui s'y adosse – qu'il soit énoncé par Michel Foucault ou encore rapproché à une pensée du « care » dans la formulation plus actuelle de Joan Tronto.

C'est pourquoi, l'ensemble de ces éléments détermine un lieu où se révèle une structuration du visible et de l'invisible, dans un jeu constant d'organisations, de formes d'usages et de vie. Ce lieu multiple auquel vient répondre un nouveau cycle de programmation déployé sur 3 saisons artistiques (d'octobre 2023 à décembre 2026).

La « traverse » y prend toute sa place, au sens où elle s'étend et s'entend ainsi : au-delà des temporalités accumulées depuis l'ouverture des Tanneries, au-delà des saisons passées – chacune numérotée jusqu'à cette saison #8 – le temps est venu de parcourir une architecture habitée au gré de présences successives, celles-là même qui la prolongeront, modifiant ses intérieurs et ses apparements pour mieux ouvrir à la perception d'une autre habitabilité – une **saison #8bis**, puis une **saison #8ter**.

- (1) Raoul Dufy – *La Féé Electricité* – Décor conçu pour le hall du Palais de l'Électricité et de la Lumière édifié par Mallet Stevens sur le Champs-de-Mars en 1937 et qui fut ensuite installée au Musée d'art Moderne de la ville de Paris en 1964
- (2) Différents théoriciens (Rodríguez, 2004 ; Dussel 2002 ; Lucyk-Ghisi, 2001) ont utilisé la notion de transmodernité pour qualifier cette configuration historique qui se traduit par un renversement des liens entre passé, présent et futur, pouvoirs vertical et horizontal, sédentarité et nomadisme, sécularisation et spiritualité ou encore centralité et périphérie. Il convient aussi d'ajouter à cette notion l'apport complémentaire de la pensée liée au féminisme décolonial ouvrant au champ du genre et de l'intersectionnalité (Maria Lugones, Rita Laura Segato)
- (3) En référence aux catégories géo-récréatives conceptualisées par Jean Corneloup, Philippe Bourdeau, Pascal Mao (2004) – *Laboratoire PACTE*, Politiques publiques – Action politique – territoires – Grenoble).

LES TANNERIES
CENTRE D'ART CONTEMPORAIN
D'INTÉRÊT NATIONAL

234 RUE DES PONTS
45200 AMILLY
T. 02.38.85.28.50
WWW.LESTANNERIES.FR

Amilly
Ville des Arts

NOS MAISONS APPAREMENTÉES



À PARTIR D'OCTOBRE 2025

VISUEL : LES TANNERIES, CAC, AMILLY, 2023



REMERCIEMENTS

L'équipe du Centre d'art contemporain adresse ses remerciements à l'ensemble des contributions ayant permis la mise en œuvre de cette exposition :

- Les collections publiques pour l'important corpus d'œuvres prêté : le Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, le CAPC Musée d'art contemporain de Bordeaux et le FRAC Bourgogne
- Les régisseurs : Dexi Tian, Auguste Contart
- Le stagiaire de l'EREA Simone Veil : Nolan Barbier

NOS PARTENAIRES

Le Centre d'art contemporain Les Tanneries, labellisé d'intérêt national par le Ministère de la Culture depuis avril 2022, est porté par la Ville d'Amilly. Il reçoit le soutien du Ministère de la Culture - DRAC Centre-Val de Loire, du Conseil Régional Centre-Val de Loire, du Conseil Départemental du Loiret, de l'Agglomération Montargoise Et Rives du Loing. Sa création a été cofinancée par le FEDER et le CPER, ainsi que par la Fondation Total dans le cadre de son partenariat avec la Fondation du Patrimoine. Cette opération est cofinancée par l'Union Européenne. L'Europe s'engage en Région Centre-Val de Loire avec le Fonds européen de développement régional.



En 2017, la Ville d'Amilly a reçu le Prix Régional Les rubans du Patrimoine pour la réhabilitation des Tanneries en Centre d'art contemporain. En 2023, le prix du « Geste d'Or » est décerné à la ville d'Amilly, venant récompenser le projet architectural des Tanneries - Centre d'art contemporain. Ces distinctions saluent ainsi la qualité d'un projet respectueux des espaces et de leurs natures réalisé par l'architecte Bruno Gaudin.



INFORMATIONS PRATIQUES

Les Tanneries
Centre d'art contemporain
234 rue des Ponts
45200 Amilly



Informations générales :
02.38.85.28.50
contact-tanneries@amilly45.fr
www.lestanneries.fr

Ouvert du mercredi au dimanche
de 14h30 à 18h
Entrée libre

Ouvert du mercredi au dimanche
de 14h30 à 18h. Entrée libre
Suivez-nous sur Facebook et Vimeo :

- [lestanneriescsc](#)
- [lestanneriescscamilly](#)
- Les Tanneries, Centre d'art contemporain
- [lestanneries_cacin](#)

Contact presse & relations publiques :
Leni Menegazzo
communication-tanneries@amilly45.fr

Accès :

• Transports en commun depuis Montargis
Réseau bus Amelys
Ligne 5 Mirabeau < > Hôpital / Arrêt Tanneries

• Par le train depuis Paris
Ligne TER Paris - Nevers
au départ de la Gare de Paris Bercy
Ligne R du Transilien Paris - Montargis
au départ de la Gare de Lyon
Arrêt gare de Montargis

• Par la route depuis Paris
A6 direction Lyon, puis A77 Montargis,
sortie D943 Amilly Centre

